

LES EUDISTES DANS LES SÉMINAIRES DE FRANCE

Père JACQUES VENARD, eudiste

À la fin d'un rapport adressé en 1977 à l'assemblée générale des Eudistes à Québec, sur « le prêtre en France en 1977 » j'avais posé la question: « Peut-être l'attention à l'avenir du sacerdoce ministériel devrait-elle s'accroître dans la province eudiste de France? ». N'y a-t-il pas une réponse à ce souhait dans le fait suivant: en 1975 trois ou quatre Eudistes seulement travaillaient en France à la formation des prêtres diocésains. Ils sont aujourd'hui plus de dix. Cette légère augmentation est-elle l'effet d'un heureux hasard? Pour le savoir, avant de décrire rapidement les séminaires et séminaristes d'aujourd'hui, il n'est pas inutile de faire un peu d'histoire.

Depuis la Révolution Française

En France

Depuis 1790, date où les Eudistes ont dû quitter les seize séminaires qu'ils dirigeaient en France, de Rennes à Senlis, de Coutances à Blois, ils n'ont cessé d'espérer y reprendre place un jour. Lors de la reconstitution si difficile et si tardive de leur congrégation en 1826, ils étaient incapables de le faire, et ils s'orientèrent alors vers l'éducation chrétienne dans les collèges. Certes, les Constitutions ne cessaient de rappeler que les séminaires étaient au premier plan des oeuvres de la Congrégation. Mais quel évêque se souciait de confier son séminaire diocésain à cette petite société qui ne jouissait d'ailleurs pas, à la différence de Saint-Sulpice ou de Saint-Lazare, de la reconnaissance légale? L'évêque de Soissons s'y risqua en 1894, mais la tentative tourna court. Les Eudistes étaient particulièrement mal vus du gouvernement à cause de l'attitude combative de leur supérieur général, le P. Ange Le Doré, vis-à-vis de la République anticléricale, et ils durent se retirer en 1898. Certains Pères se consolait en faisant valoir que les collèges eudistes, spécialement à Rennes, à Valognes, à Versailles, étaient des pépinières de vocations sacerdotales, « de vrais petits séminaires », mais le gouvernement de la Congrégation ne se résignait pas.

Hors de France

L'impossibilité de prendre pied dans les grands séminaires de France explique les efforts répétés pour tenter d'enraciner l'oeuvre de saint Jean Eudes dans la lointaine Amérique. Ce fut l'audacieuse fondation de Carthagène en 1883, suivie de beaucoup d'autres, avec des succès divers, en Colombie, à Saint Domingue (1907-1914), au Mexique (1908-1918), au Venezuela (1925), au Brésil (1946-1948), au Chili (1947-1957), et aussi à Bénévent en Italie du Sud (1912-1916). Dans les Provinces Maritimes du Canada, à Halifax (1895), fut également fondé un séminaire qui durant plus de soixante-dix ans, a formé les prêtres de huit diocèses, mais cette fondation devait rester

unique en Amérique du Nord.

Enfin, c'est dans le même esprit que, durant la guerre de 1914-1918, un Eudiste, le P. Henri Rochereau, fonda et dirigea, en Allemagne, pour les séminaristes français prisonniers, le premier «séminaire des barbelés».

Reprise en France

En France, la séparation de l'Église et de l'État, en 1905, ouvrait de nouvelles perspectives, mais il fallut attendre 1931 pour voir un évêque proposer aux Eudistes la direction de son grand séminaire, celui de La Rochelle; proposition acceptée avec joie: le diocèse était défavorisé, le séminaire, peu nombreux, mais c'était enfin un grand séminaire!

Même empressement en 1936 pour répondre à la demande de l'évêque de Valence; hélas, les difficultés de l'occupation et diverses mésententes obligèrent à abandonner cette responsabilité en 1942... Aux séminaristes de la Roche-du-Theil piaffant d'impatiences apostoliques, le P. Lebesconte, supérieur général, permit de rêver à loisir en acceptant, durant ces lourdes années de l'occupation allemande, le principe de la fondation d'un séminaire, après la guerre... à Tchoung King, au coeur de la Chine inaccessible.

Cette fondation ne devait jamais prendre corps, mais quinze ans plus tard, avec plus de réalisme, et avec l'accord profond de toute la province de France, le P. Le Bourgeois, supérieur général, et le P. Jacques Couturier, provincial, jetaient les bases du Grand Séminaire National de la Côte d'Ivoire, dont les Pères Bernard Blondel et Claude Frikart furent les bâtisseurs, en 1959. C'était un choix d'autant plus significatif que les Eudistes de France maintenaient alors à grande peine leurs tâches traditionnelles dans les collèges, front difficile à tenir alors que n'était pas encore votée la loi Debré de 1959.¹

Regroupement des séminaires

Quant aux séminaires diocésains français, ils connaissaient tous, après 1950, un déclin qui obligeait à envisager des fermetures et des regroupements. En 1959, les séminaristes de La Rochelle, trop peu nombreux, rejoignaient le séminaire de Bordeaux, où plusieurs de leurs professeurs eudistes les suivirent. Ces regroupements s'accéléchèrent partout. En 1950, chacun des diocèses de France avait son grand séminaire; en 1980, pour les quatre-vingt-treize diocèses de la France métropolitaine subsistent une trentaine de centres de formation; cinq d'entre eux assurent cette formation du début à la fin; les autres comprennent tantôt les deux premières années (Premier Cycle), tantôt les deux années suivantes (Second Cycle), tantôt la formation à temps partiel des deux dernières années (Troisième Cycle).

Les Eudistes face aux besoins

Et pourtant, malgré cette réduction considérable du nombre des centres de

¹ Cette loi instituait une participation de l'État au financement des institutions privées d'enseignement.

formation, il devient de plus en plus difficile de leur assurer les professeurs, et surtout les « directeurs », c'est-à-dire les prêtres qui, vivant avec les séminaristes, les suivent dans leur formation. Saint-Sulpice, qui garde un rôle essentiel dans ce domaine, est bien loin de pouvoir y suffire; les Lazaristes ont presque abandonné la place importante qu'ils tenaient dans les séminaires de France. Les prêtres diocésains des diverses régions apostoliques s'emploient, non sans mal, à constituer les équipes nécessaires, aidés du concours de divers religieux, religieuses ou laïcs. C'est dire que si les Eudistes pouvaient présenter des prêtres désireux et capables de participer à ces tâches, ils trouveraient bien des portes ouvertes.

Or il se trouve que les Eudistes français, malgré leur tout petit nombre, n'ont jamais cessé de préparer des prêtres à l'enseignement des sciences nécessaires à la formation sacerdotale. Bien que n'ayant eu longtemps à former des Professeurs que pour le séminaire de La Rochelle et pour notre scolasticat, puis pour Anyama (Cote d'Ivoire), les responsables ont poussé beaucoup d'entre nous aux sciences ecclésiastiques. Si je ne me trompe, la province de France compte aujourd'hui plus de quarante licenciés en Théologie, et une vingtaine de licenciés ou diplômés en Droit Canon, Écriture Sainte, Morale, Histoire, Liturgie ou Catéchèse. Par ailleurs, jamais on n'a laissé les Eudistes, même s'ils travaillaient sur les chantiers les plus dispersés, oublier le cri de saint Jean Eudes: « Il faut courir au séminaire comme au feu! ». Et l'on peut certes crier aujourd'hui « Au feu », car la formation aux ministères est devenue une des nécessités les plus urgentes de l'Église de France.

C'est pourquoi plusieurs Eudistes travaillent aujourd'hui dans cinq des séminaires français: Issy-les-Moulineaux, Paray-le-Monial, Caen, Rennes et Orléans. Ce n'est pas la grande foule, mais cette orientation, cette réorientation, n'en est pas moins significative.

Les séminaires en 1980

Situation dramatique

Nul ne doit se leurrer; la situation est dramatique. De nombreux départs ont créé une véritable hémorragie de prêtres jeunes, surtout de 1968 à 1975: près de deux cents par an. Le nombre de prêtres diocésains de France est tombé de près de 41.000 en 1965 à 36.000 en 1975, à moins de 34.000 aujourd'hui. Le chiffre des ordinations sacerdotales, qui était en 1965 de 646, est tombé à 99 en 1977,² pour remonter légèrement à 118 en 1978, 125 en 1979. Étant donné le chiffre actuel des nouvelles entrées au séminaire (164 en 1976, 210 en 1979...) l'effectif des séminaristes et des ordinations n'augmentera guère les prochaines années.

Des chiffres concrets

Voici, à titre d'exemple, la situation des séminaires où travaillent un ou plusieurs Eudistes:

--Au diocèse de Bayeux, le séminaire, maintenant établi à Caen, regroupe les

²Le chiffre le plus faible depuis la Révolution française.

séminaristes de Bayeux, Coutances, Sées et, depuis cette année, d'Évreux. Le chiffre des présents au séminaire est passé de 100 en 1970 à 60 en 1973, et se stabilise depuis plusieurs années autour de 30.

--À Issy-les-Moulineaux, les séminaristes présents sont 46 au Premier Cycle et 25 aux Second et Troisième Cycles (en trois ans). Ils viennent des neuf diocèses de la région parisienne et de plusieurs autres.

--À Rennes, après l'échec d'un séminaire interdiocésain, un séminaire diocésain s'est reconstitué; en légère augmentation, il ne compte encore que 9 étudiants. Il y a trente ans, il en comptait plus de 200.

--À Orléans, le Second Cycle, régional, a vu ses effectifs fondre peu à peu; il est sur le point de disparaître. Les évêques viennent de relancer un Premier Cycle, avec 6 jeunes ...

--Seul, Paray-le-Monial, séminaire de Premier Cycle, lancé depuis une dizaine d'années, et qui accueille des jeunes venus de toute la France, commençant la formation par une année de «propédeutique spirituelle », a vu croître régulièrement ses effectifs. Il compte cette année 56 séminaristes et a dû en refuser faute de place.

Un appel aux jeunes

Il ne faut pas imaginer que nos évêques se sont contentés de constater le désastre. Depuis le décret conciliaire *Optatum totius* sur la formation des prêtres (28 octobre 1965), un effort considérable a été fait, d'abord pour bien situer le ministère sacerdotal parmi les ministères dont l'Église a besoin, une Église « toute entière ministérielle » et où « tous sont responsables »; ensuite pour appeler de nouvelles générations de jeunes hommes et leur proposer une formation rénovée. C'est ainsi que l'Assemblée de Lourdes a mis au point et adopté en 1975 une sorte de loi d'orientation « Pour une pratique de la préparation au ministère presbytéral », et, en 1978, une *ratio studiorum* qui fixe l'organisation des études. En même temps, depuis plus de dix ans existent des Groupes de formation en milieu universitaire (G.F.U.) et en milieu ouvrier (G.F.O.) qui s'efforcent de proposer, pour les premières années de cheminement vers le sacerdoce, une autre filière que celle des séminaires. Mais le très léger redressement de la courbe des vocations depuis deux ans n'est pas encore significatif.

Et les séminaristes?

Ce n'est pas avec une poignée de témoignages que l'on peut prétendre évaluer ce qui se vit dans l'ensemble des séminaires de France. Mais lorsque ces témoignages viennent recouper les enquêtes plus larges qui remontent, par exemple, vers le C.N.G.S. (Centre National des Grands Séminaires), ils sont tout de même intéressants.

Qui sont-ils?

Les candidats au sacerdoce arrivent très rarement des petits séminaires, désormais très peu nombreux, ou des foyers d'internat qui les ont parfois remplacés. Bien qu'il y ait une tendance récente à des entrées plus précoces, au sortir du secondaire, il faut noter que la majorité ont fait des études supérieures, ou appris et même exercé un métier. Ainsi la moitié des 55 séminaristes de Paray-le-Monial (Premier Cycle) ont exercé une profession: enseignants, employés de banque, infirmiers, électriciens, coiffeurs, etc. Les milieux sociaux sont variés, avec peu de ruraux et très peu d'ouvriers. La majorité a pu mûrir ses projets durant quelque temps et avec un groupe d'accompagnement, mais il se présente pourtant des jeunes qui n'ont passé par aucune des filières « normales » des mouvements de jeunes, des groupes d'accueil, et parfois ont à peine explicité leur projet: il faut en général les soumettre à l'épreuve du temps, avec l'aide d'un vrai conseiller spirituel.

Quelques constatations

Ils ne sont pas contestataires, comme leurs aînés de la génération de 1968, mais entrent volontiers dans les projets de l'institution séminaire, dont ils attendent qu'elle soit « sérieuse ». Le désir est grand d'une large place à la prière et à la célébration. D'ailleurs beaucoup de candidats ont découvert dans les mouvements de prière tels que le MEJ (Mouvement Eucharistique des Jeunes) ou le Renouveau charismatique, parfois au prix de ce qui leur semble une conversion, le primat d'une vie d'oraison et d'intimité avec Dieu. Ce désir de prière se coule parfois dans un certain rubricisme et a besoin d'être éduqué pour devenir mieux une prière de prêtre.

Sur le plan intellectuel, les exigences sont inégales. L'un de nous note: « Appétit intellectuel moyen mais réel. Le piétisme s'accommode mal des disciplines strictes et rationnelles comme la philosophie, les sciences humaines, l'exégèse. Je pense pourtant qu'en évoluant, la plupart saisissent la nécessité d'avoir une foi critique, même pour prier, et, à fortiori, pour éclairer l'Église. La mode revient des examens et des travaux de recherche ... ».

On a dit parfois que ces jeunes, plus avides d'intériorité, manquent d'esprit missionnaire. Assertion bien trop sommaire. Il semble, certes, que les jeunes séminaristes manifestent moins de hâte à courir vers les tâches apostoliques; ils acceptent plus facilement que leurs aînés de n'avoir, durant leurs premières années de formation, que des insertions apostoliques légères. « Peut-être, écrit-on, y a-t-il une certaine carence d'esprit missionnaire. Le séminariste accepte volontiers de coopérer à la marche de l'Église, mais il a du mal à se sentir responsable des non-chrétiens ou de ceux qui sont marginalisés dans l'Église ». On note souvent qu'ils ne sont pas émerveillés, mais méfiants, devant les agendas surchargés et la « vie de dingue » qu'ils voient menée par certains jeunes prêtres, et ils se préoccupent de n'en pas faire autant. Mais si la générosité profonde se manifeste par ailleurs dans une vie spirituelle authentique, dans une recherche courageuse de vie fraternelle, dans une exigence intellectuelle sérieuse, il me semble qu'il ne faut pas s'inquiéter de cet attentisme, de cette hésitation à s'engager à corps perdu. Il faut seulement veiller à proposer à ces jeunes les occasions d'accueillir, de connaître d'autres cercles et d'autres milieux que ceux dont ils ont l'expérience, et les introduire peu à peu dans les équipes apostoliques où ils découvriront leur ministère. N'oublions jamais que la situation où l'on n'est pas encore prêtre et où l'on n'est plus tout à fait laïc n'est pas des plus faciles à vivre.

Quelques repères

Dans un article récent de la revue *Vocation* (juillet 1980), le P. Bernard Pitaud, supérieur du Premier Cycle à Issy, essaie de répondre comme nous à la question: « Que sont les jeunes des séminaires aujourd'hui? ». Après avoir rappelé l'impossibilité de dessiner un portrait-robot, il propose trois repères pour mesurer ce qu'il peut y avoir de nouveau chez ces jeunes en 1980:

1. Face à la politique. On dit les séminaristes d'aujourd'hui moins politisés qu'en '68. Certes, ils sont, comme tous les jeunes, redevenus plus méfiants devant les dangers d'embrigadement ou de récupération. Leur analyse politique reste aussi sévère que celle de leurs devanciers, mais ils s'engagent différemment.

2. Face à l'affectivité et à la sexualité. La remise en cause du célibat apparaît hors de saison, maintenant que la hiérarchie à tous les niveaux a clairement rappelé qu'elle n'appellerait au ministère sacerdotal que ceux qui ont reconnu en eux le charisme du célibat. Ils ne contestent donc pas le bien-fondé de cette exigence, mais leur question s'est déplacée: comment sera-t-il possible de bien vivre ce célibat, dans une Église où les jeunes prêtres, très peu nombreux, seront d'autant plus isolés, et où chacun sait maintenant la nécessité d'un bon équilibre affectif pour la santé psychique et spirituelle?

3. Devant le retour du spirituel. Tous les observateurs sont frappés par la place que tient chez les jeunes arrivant au séminaire la demande de prière. Est-ce la recherche d'un refuge? Non, mais plutôt le souhait de pouvoir développer et approfondir une expérience souvent récente et vue comme une conversion.

Vers de nouveaux modèles?

Ces remarques du P. Pitaud rejoignent donc les miennes; elles ont d'ailleurs été corroborées lors d'un récent échange entre les supérieurs de séminaires de France en janvier 1981. On y a de plus souligné l'inquiétude qui se fait jour, surtout chez ceux qui terminent leur formation, devant le désert qu'il va leur falloir affronter. Certains n'auront pas deux confrères prêtres proches par l'âge dans tout leur diocèse, et ils savent bien qu'il va leur falloir inventer un nouveau style de vie, au milieu de prêtres, encore nombreux, mais qui ont l'âge d'être leurs pères... ou leurs grand-pères. La vie sacerdotale des jeunes prêtres en France manque de modèles et de soutien, ce qui explique sans doute l'attrait qu'exerce sur eux la vie communautaire sous ses formes les plus anciennes (renaissance de la vie canoniale) ou les plus récentes.

Eudistes dans les séminaires diocésains

Un rude métier...

Ceux qui travaillent à la formation des séminaristes sont habitués à être assez mal compris des autres prêtres. Jadis ils étaient considérés comme des retraités précoces par les curés de choc et par les professeurs aux horaires surchargés. Puis brusquement, ils se sont trouvés au coeur de la contestation post-conciliaire, dans des séminaires désertés et critiqués de toutes parts. Les prêtres qui quittaient le ministère accusaient

le séminaire, les progressistes lui reprochaient de rester une citadelle de l'irréel, les traditionalistes le suspectaient, et l'accusent encore de laxisme.

... mais service d'Église

Ces intolérances et ces partis pris, trop fréquents dans l'Église de France en notre temps, auraient de quoi décourager les meilleurs. L'un d'entre eux me disait: « Je ne comprends pas comment nos équipes de séminaires n'ont pas encore démissionné en bloc devant ces attaques! ». En fait ces équipes tiennent, et notre poignée d'Eudistes est heureuse d'en faire partie, convaincus que nous sommes de tenir un poste essentiel pour l'avenir de l'Église.

Certes nous pouvons penser que l'avenir de l'Église en France sera bien différent de ce qu'était son proche passé. Mais nous sommes sûrs qu'auprès des laïcs, des « ministres » et des diacres, il faudra des prêtres, et puisque la hiérarchie nous demande de les préparer, cela vaut la peine d'essayer. Nul ne sait exactement ce que seront la mission et la vie du prêtre du XXI^e siècle; nous sommes néanmoins assurés qu'en aidant des jeunes hommes à entrer dans l'intimité de Dieu par la prière, à acquérir la pleine liberté qui permet l'engagement, à forger leur esprit au contact de la parole de Dieu et dans une discipline intellectuelle exigeante, à développer en eux la capacité d'écoute et d'accueil, l'amour de l'Église et la prédilection pour les plus démunis, nous leur proposons les bases d'une formation que l'Esprit-Saint et la vie se chargeront de compléter.

4, Impasse Saint-Aignan
45000 Orléans - France